## Culte du 31 août 2025, Oron

***CP** Raymonde Dufey, **Sacristaine** Theresa Brauchli, **Lecture** Sarah Luisier, **Musique** Vadim Saukin*

**Lectures** : Esaïe 66,18-24 et Luc 14, 7-14

**Message** : *L'espérance au milieu des ruines*

*Même au cœur de ce qui détruit, il reste un chemin : regarder le mal en face sans lui donner le dernier mot, quitter nos logiques de club, ouvrir la table aux oubliés, et découvrir qu'une espérance nouvelle se lève.*

Nous vivons environnés d'images. Elles s'imposent à nous chaque jour, sur nos écrans, dans les journaux, dans le train, dans la salle d'attente... Images de guerre, de violences, de villages dévastés. Mais parfois ces images sont plus proches encore : des visages familiers marqués par l'épreuve, des proches épuisés, des relations brisées. Et nous ne savons pas toujours quoi en faire. Alors, souvent, nous détournons les yeux, parfois nous nous blindons. Ou bien, à force, nous nous habituons.

« Et au-dehors, on verra les dépouilles des hommes qui se sont révoltés contre moi : leur vermine ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra pas : ils n'inspireront que répulsion à tout être de chair ».

Voilà les derniers mots du livre d'Esaïe !

La Bible aussi met parfois sous nos yeux ce que nous préférerions éviter. Elle nous oblige à regarder le réel tel qu'il est, mais nous invite aussi à le voir autrement. C'est la force des *paraboles*, ces histoires qui étymologiquement nous « jettent à côté » pour que nous regardions autrement.

L'Évangile de Luc nous emmène à table, chez un chef des pharisiens. Jésus est reçu dans le cercle des notables, des « gens bien ». Mais, au lieu de se conformer aux règles de ce club, Jésus bouscule tout avec ses paraboles : pour lui, l'honneur ne dépend pas du statut ni de l'image qu'on veut se donner. L'honneur, ça se reçoit, ça ne s'arrache pas. La vraie valeur humaine, c'est de savoir se décentrer, de s'ouvrir. Ce qui fait ta grandeur, c'est ta capacité à donner, sans rien attendre en retour. Et si tu es au centre, c'est parce qu'un autre t'y a placé, et non parce que tu t'y es installé. De plus, Jésus casse la logique du club fermé : il ouvre la table à ceux qui n'ont rien à offrir en échange, à ceux qui ne comptent pas aux yeux du monde.

Ésaïe, lui aussi parle d'un grand rassemblement. Il esquisse une vision grandiose : les exilés, ainsi que ceux qui étaient restés au pays, et même les étrangers… tous réunis autour du Seigneur. Non pas comme un club, mais comme un peuple pluriel. Nous le savons bien : nous les humains, nous aimons fonctionner en clubs. On se regroupe entre semblables, on établit des hiérarchies, on entre en rivalité. Ça marche, c'est la logique humaine. Mais Dieu, lui, voit plus grand. Il appelle à autre chose : un peuple uni, non par affinités, mais par Lui.

Et c'est là que ce verset tombe comme un cheveu sur la soupe ! Avec une vision insoutenable : des cadavres rongés par les vers, un feu qui ne s'éteint pas. Pourquoi donc finir ainsi ? Parce que cela fait partie du réel. Ce qui pourrit, ce qui ne mène nulle part, fait partie de la vie. Mais attention ! Ne retombons dans ces logiques qui tracent des frontières entre ceux qui seraient « dedans » et ceux qui resteraient « dehors », entre ceux qu'on juge dignes d'être à table et ceux qu'on écarte. Le projet de Dieu, au contraire, c'est de dépasser ces mentalités excluantes. Tout en reconnaissant que l'horreur existe. Mais elle n'a pas sa place dans la maison du Seigneur. Le message ultime n'est pas celui de la ruine, mais celui du rassemblement.

Et peut-être que si ce verset est là, c'est aussi pour nous rappeler que la véritable espérance commence en regardant en face ce qui détruit l'humain. Fermer les yeux sur le mal ne change rien. La foi n'est pas une bulle protectrice pour s'évader du réel. Elle est au contraire le lieu où l'on apprend à nommer les choses. Même dans leur noirceur.

Ésaïe parle d'un rassemblement universel : exilés, étrangers, tous appelés à venir sur la montagne du Seigneur. C'est une ouverture incroyable. Mais cette ouverture ne veut pas dire que tout se vaut ou que tout entre tel quel. Car, au cœur même de cette vision, il y a l'exigence d'un double déplacement. Celui de faire l'effort de se rassembler et celui de reconnaitre que tous sont appelés. Et c'est exactement ce que Jésus rappelle : la table est ouverte, mais il ne suffit pas de s'y asseoir comme d'habitude. Il faut accepter de quitter nos logiques de prestige et de calcul, d'oser prendre une autre place, de s'ouvrir à d'autres convives. L'universalité de l'appel et l'exigence du déplacement vont ensemble.

Mettre en lien Ésaïe et Luc, c'est accepter une tension un peu inconfortable. D'un côté, le prophète nous oblige à regarder le mal en face. De l'autre, Jésus nous empêche de rester assis confortablement à la place que nous nous serions choisie. Dans les deux cas, nous sommes bousculés. Afin de reconnaître l'horreur telle qu'elle est, et de découvrir que l'on n'en sort qu'en acceptant une autre manière de vivre : celle de l'hospitalité gratuite, du regard déplacé, de l'ouverture à celles et ceux que nous aurions laissés de côté. C'est là tout le chemin de la foi : quitter nos logiques de club, renoncer à ce qui détruit, et recevoir une place nouvelle.

Nos deux textes se répondent. Ensemble, ils disent que Dieu, en Jésus, vient casser les cloisons. Les cloisons verticales – qui est plus grand que qui – et les cloisons horizontales – qui est des nôtres et qui ne l'est pas. Pour Dieu, il n'y a qu'un seul peuple rassemblé autour de lui. Mais ce peuple ne vit pas dans l'illusion : il garde les yeux ouverts sur les immondices du monde, et aussi sur celles dont il est capable. Car nous savons tous combien vite nous retombons dans des logiques de pouvoir, de comparaison et d'exclusion. Reconnaître cela, c'est aussi la foi. Car la foi n'est pas seulement de croire que Dieu rassemble ; c'est accepter et même demander d'être soi-même déplacé, purifié, arraché à ce mal qui nous habite.

Alors oui, ces deux textes rejoignent notre actualité. Nous vivons dans un monde où la tentation est forte de dresser des frontières entre « nous » et « eux », entre ceux qui valent et ceux qui ne valent pas. Et face à la brutalité de l'actualité, on peut chercher à se barricader dans un monde bien cloisonné. Or, Dieu redistribue les cartes : Ésaïe évoque des prêtres choisis parmi les étrangers ; et Jésus dit : ouvre ta table aux pauvres et aux estropiés. C'est un déplacement radical. Une invitation à entrer en parabole. À nous laisser bousculer, même quand cela ne nous arrange pas.

C'est précisément ce que nous vivons autour de la Cène. N'est-ce pas qu'il est bon d'y être accueillis sans condition, d'y contempler des visages familiers ou inconnus, venus d'ici et d'ailleurs ? La Cène n'est pas un club réservé, c'est une table ouverte. Elle nous rappelle que l'honneur, la valeur, le pardon, se reçoivent comme du bon pain et un délicieux nectar.

Alors, que faisons-nous des horreurs qui s'imposent chaque jour à nos yeux ? Nous ne pouvons pas les nier. Elles existent, comme la dissonance finale du livre d'Ésaïe. Mais Dieu nous appelle à refuser que ce qui est pourri dans le monde et en nous-même vienne pourrir notre communion et notre joie de vivre ensemble. Oui nous sommes appelés à ne pas laisser les horreurs entacher la beauté de la fraternité universelle. Malgré tout ce qui ne va pas, un autre monde est offert par Dieu et c'est à nous de le prioriser, de le placer au centre, tout en veillant à mettre dehors ce qui l'entrave. Concrètement, nous pouvons poser de petits gestes d'accueil, d'hospitalité, de solidarité. Ce sont eux qui incarnent l'espérance de ce monde nouveau.

Car l'espérance chrétienne n'est pas naïve. Elle ne gomme pas l'horreur. Elle dit simplement : le dernier mot appartient à Dieu. Celui qui s'abaisse sera élevé. Celui qui ouvre sa table sans calcul est déjà heureux. Celui qui ose croire à ce déplacement vit déjà du Royaume qui vient.

Nous pouvons donc regarder en face les images de notre monde. Nous pouvons porter ensemble les horreurs, lointaines ou proches. Et nous pouvons croire, malgré tout, qu'au cœur même de ce chaos, Dieu nous déplace vers la vie. C'est là, précisément là, que l'espérance prend corps. Amen

*V.M.*